

Gonçalo Byrne
Território de Excepção



Article Topos Atelier

12 . 2004

Ne sont pas fréquents dans les vastes périphéries de la ville de Braga des morceaux d'urbanité récente qui soient dignes d'une quelconque référence. Au contraire, il n'est pas difficile de comprendre comment le même paysage, antérieur à l'explosion des urbanisations dispersées, était de grande qualité, révélé par les marques significatives d'une humanisation agricole ou même de transformations plus érudites, comme certains sanctuaires périphériques, en particulier celui du "Bom Jesus".

Toute la fascination qui découle des murs et des plateformes en dalles de pierre, des treilles de vigne, des retenues et des moulins à eau, ou même des "greniers à maïs" avec leur aire de battage, les granges et les animaux en rez-de-chaussée et la résidence au premier étage savamment distribuée autour d'une terrasse à claire-voie, également utilisée pour le séchage des céréales, ne sont aujourd'hui qu'une archive précieuse qui habite un nostalgique panorama si bien décrit dans "Enquête Populaire à l'Architecture" de la première moitié du siècle dernier.

La superposition des matrices spatiales et typologiques d'une longue période d'acculturation coexiste aujourd'hui avec les fragments de colonisations typologiques plus hybrides d'échelles variées, presque toujours à cheval sur les fragiles infrastructures de l'antérieur monde rural, abandonné, violenté, "travesti" de nouvelles images dans un processus qui déplaça et rompit avec les savoirs accumulés et les modèles transmis qui savamment se superposaient en archéologies et paysages durables.

La transition graduelle qui s'opéra révéla un processus de spontanéité basée sur une fragmentation d'initiatives isolées d'un pur expédient de plus-value financière comme valeur "culturelle" exclusive, dans lequel tout vecteur d'urbanité partagée, entendons par là de véritable citoyenneté, est absent.

A parcourir le lotissement Dona Antónia Amorim, l'expérience que l'on a est celle d'un territoire d'exception spatiale et environnementale par rapport à la médiocrité transformatrice dominante.

D'immédiat nous nous apercevons que cet exceptionnelité fut obtenue avec une économie de moyens expressifs, ce que d'une certaine manière nous renvoie aux valeurs culturelles des paysages antérieurs qui laissent deviner certaines de ces racines archaïques de la célébration des sites, excluant, néanmoins, toute composante nostalgique de style vernaculaire, sachant construire une narrative moderne, peut-être plus fortement contemporaine par la savante insistance à travailler les racines sur lesquelles elle se fonde, comme si la révélation qui s'expérimente laissait entrevoir les strates précédentes de temps accumulés.

Comment est-il possible que le même instrument urbanistique, le Plan de Lotissement, couramment utilisé comme arme de destruction du paysage et de l'architecture, puisse être utilisé comme véhicule de valorisation culturelle, spatiale et architecturale?

Selon les auteurs, il faut mettre en évidence la capacité de dialogue, pas toujours facile, avec les entités techniques et

administratives, de façon à dépasser les limitations, les incapacités, quand bien même d'occultes intérêts, qui non seulement boycottent un dialogue ouvert, mais aussi risquent d'imposer des routines processuelles complètement indifférentes à la qualité, et qui également finissent par se retrouver dans le paysage médiocre des nouvelles périphéries.

Si ces deux agents (client et administration publique) doivent constituer la condition nécessaire pour un résultat de qualité, il manque l'absolument décisive condition pour élaborer un plan de qualité, ce qui évidemment ne tombe pas du ciel mais présuppose une équipe professionnelle exigeante, sachant qu'il ne suffit pas seulement d'évoquer l'argument corporatiste de l'obligation professionnelle (combien de mauvais lotissements sont signés par des professionnels assermentés?).

Une certaine capacité de manœuvre dans la stimulation de la qualité auprès du promoteur et des entités politico-administratives pourra (devra) être en possession de l'équipe des concepteurs.

Cette capacité de dialogue, de stimulation, de persistance dans la négociation, est visible dans le résultat du lotissement Dona Antónia Amorim et est sans doute un mérite de cette équipe de concepteurs que l'on retrouve également dans d'autres de ses réalisations, où, sans grand effort, l'on devine un travail didactique, avec clients et entités, qui ne doivent pas présenter de grandes différences de niveau culturel et comportemental par rapport aux promoteurs privés.

L'exercice de l'architecture passe de plus en plus par un engagement, d'une certaine manière pédagogique, basé à la fois sur la persistante et ferme conviction de ce qui est projeté et sur la capacité de dialogue des auteurs, en ce temps où la commande glisse inexorablement du domaine public vers le domaine privé, le public se remettant de plus en plus à l'entité régulatrice des intérêts et des objectifs de la polis dans l'espace physique de la ville et du territoire (dans la meilleure des hypothèses).

L'architecture se meut dans un domaine transdisciplinaire. Quand elle arrive à la ville, cette transdisciplinarité intègre les connaissances d'une certaine façon compromises avec cette réalité spatio-temporelle qui se distribuent en trois strates sans lesquelles l'urbanité n'existe pas:

Le sous-sol, génériquement considéré terrain des infrastructures (et par conséquent "laissé" aux ingénieries); le plan sur la terre, en grande partie revendiqué par les architectes (ayant tendance à s'isoler dans les objets "auto référencés" et ignorant l'espace de relation entre eux); et le plan de terre en hauteur (aérien) qui comporte tous le système de relation spatiale (système de vide) dans la meilleure des hypothèses remis au savoir des paysagistes auxquels reviennent des aspects aussi fondamentaux que de gérer la lumière et la temporalité de la ville.

La vérité est qu'il suffit de faire une coupe sur un morceau de ville pour non seulement immédiatement reconnaître ces strates mais aussi leur nature artificielle, essentiellement architecturale (pendant qu'ils modèlent dans l'espace physique construit une

conceptualité concrète globalement entendue comme un artefact).

Oublions un moment cette tripartie opérationnelle de la ville et imaginons ce versant de Falperra revêtu d'une dense couverture boisée sur sol granitique, occultant la lumière, ondulante sous la brise, révélant de vifs cours d'eau.

Le lotissement se définit par une rue qui contourne le versant, mais cette rue repose sur deux actes fortement "fondateurs":

- Ouvrir une clairière linéaire dans la couverture boisée, rabaisant sur la rue la lumière, le ciel et le temps (le sortilège qu'amène le simple fait d'ouvrir une clairière en forêt).
- Révéler le tapis granitique et rugueux que la couverture boisée cachait et en délimiter la volumétrie par des murs latéraux du même granit.

Clairière et sol projetés, architecturaux et déjà urbains parce qu'ils gèrent une espèce de topographie résiduelle qui contamine la géométrie des lots, se dédoublant en murs et paliers vers leur intérieur, réorientant et laissant entendre le cours d'eau qui traverse le terrain, encadrant sons et odeurs, panoramas lointains ou textures rocheuses à portée de main.

Les infrastructures du sous-sol apparaissent dans les interfaces avec les lots, soigneusement dessinées dans une texture ferrugineuse d'acier oxydé qui se prolonge dans les portails d'entrée.

Il est évident que la qualité du construit contribue à la qualité du lotissement, et cela est particulièrement visible dans le cas présent, où les maisons, explorant génériquement une typologie en "L", s'adaptent avec grande qualité, soulignant les particularités des programmes respectifs et de chaque lot, explorant certaines solutions de continuité de tectoniques suggérées dans le lotissement et, en particulier, une énorme sérénité dans la célébration des lieux et dans la ritualisation de l'habiter.

Soulignons néanmoins que la seule bonne qualité architecturale des maisons n'est pas suffisante pour gérer un bon morceau de ville lorsque l'instrument du banal Plan de Lotissement s'est chargé de détruire, en projetant tout sauf une valeur ajoutée à la quasi-totalité du territoire périphérique national.

Il est stimulant de revoir l'excellente monographie de l'œuvre initiée en 1987 à Braga par l'atelier Topos des architectes Jean Pierre Porcher, Margarida Oliveira et Albino Freitas, par la solidité et sensibilité démontrées dans une œuvre déjà relativement vaste et dans un contexte qu'on ne devine pas facile.

Dans cette production permettez-moi de souligner les aspects notables d'une architecture particulièrement sensible au paysage rural ou urbain où elle intervient, révélant une énorme attention au terrain foulé et une particulière sensibilité à la transformation engendrée, comme si l'existant et le conceptuel fussent deux strates d'une même unité.